

AUTOUR DE CANNETTE



Blandine VIADERE

Blandine Viadère

Autour de Cannette

© Blandine Viadère, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0807-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Une unique photo, en noir et blanc, reflète la composition d'une famille créole : Mathilde portant son bébé, Coline, née le 15 août 1939. Tout près, son mari Anthony. Devant eux, leurs sept autres enfants fixant l'objectif. C'est à cette époque, que la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne qui déclencha la seconde Guerre mondiale en envahissant la Pologne le premier jour de septembre 1939. Coline dira plus tard pour le fun : « Ma naissance a fait éclater cette guerre ». Son pays « la Réunion » est ruiné en 1945 : non seulement il n'a pas surmonté la crise de la seconde moitié du XIX^e siècle mais l'isolement dû à la guerre a aggravé la situation. Les infrastructures sont très limitées : une quarantaine de kilomètres de routes est bitumée, le plus grand port de l'île risque d'être abandonné tant il est vétuste et le chemin de fer est désuet. Coline grandit dans ce contexte où la « vieille colonie » va devenir département d'outre-mer en 1946. Le peuple réunionnais ressent une volonté du gouvernement de lutter contre les fléaux qui affectent la petite île de 2511 km² : l'analphabétisme, la mortalité infantile, le paludisme, la tuberculose, la malnutrition, l'alcoolisme mais aussi le tabagisme... L'espérance de vie est de quarante-huit ans ! Après 1948, alors que la caisse générale de sécurité sociale vient d'être instituée, les conditions de vie et de santé s'améliorent, mais la société réunionnaise reste très inégalitaire : la classe moyenne est pratiquement inexistante, l'élite riche domine une majorité très pauvre. La famille de Coline connaît la pauvreté, sans eau courante ni électricité. Une certaine animation règne au sein de cette famille nombreuse. Coline raconte l'ambiance de la « case ». Bien que petite, elle était très sollicitée par sa famille.

1) Une bonne nouvelle

Perchée sur une branche d'un robuste manguier, Coline, petite fille de la campagne de Sainte-Marie, au lieu-dit La Ressource, rêvait. Son année scolaire du cours moyen deux était terminée. Ses camarades de classe lui avaient fait part de leurs lieux de vacances, au pays même, la Réunion. Hortense se réjouissait d'aller chez sa marraine dans l'Est de l'île, malgré la pluie qui s'y invite fréquemment :

— Je ne dois pas oublier mon imperméable, il n'est pas question que j'attrape froid, ma mère ne me laisserait plus jamais partir nulle part en vacances !

Cherchant à se rendre utile, Coline était intervenue :

— Mets-le dans ton sac en arrivant chez toi, tu n'auras donc plus à y penser !

Aussi, la future vacancière chercha une page vierge de son cahier pour y noter son adresse postale :

— C'est pour t'envoyer un petit mot de là-bas !

Coline entendit son cœur faire « youpi » ! Ce serait la première fois qu'elle recevrait un courrier par la poste ! À cette idée, elle s'est sentie un peu réconfortée.

Quant à Judith, l'autre écolière proche de Coline, elle devait aller chez une tante sur la côte Ouest, où ses cousines l'attendaient avec impatience. Coline se sentit définitivement abandonnée mais ne voulait rien laisser paraître à son entourage. Judith comprit cependant son désarroi, et essaya d'y pallier à sa manière :

— Je te ramènerai des coquillages et aussi des pommes de pin de *filao*, et peut-être d'autres petites choses.

Bien que touchée par ces bonnes intentions, Coline resta à demi consolée.

À quoi allait-elle donc s'occuper pendant ces vacances d'août 1949 ? Elle avait, elle aussi, envie d'aller quelque part. Elle descendit de son arbre, entra dans la cuisine. Comme par magie, sa mère Mathilde lui annonça :

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, tu m'accompagneras dans le Sud bientôt.

Coline se précipita dans les bras de sa mère pour l'embrasser :

— Ah quelle bonne nouvelle ! Quel plaisir pour moi d'aller avec toi ! Je vais enfin voir mon premier neveu ! Et bonne-maman, je ne l'ai pas revue depuis notre déménagement.

Depuis cette installation dans le Nord de l'île, la famille de Coline n'était pas retournée sur la côte sous-le-vent, et cela leur manquait. Mathilde précisa :

— Tu m'aideras à porter ma vieille valise, parce que je n'ai plus l'énergie de mes vingt ans.

— Avec plaisir je t'aiderai maman pour tout ce que tu veux. Chouette ! Chouette ! Chouette !

Prise dans son euphorie, Coline s'est mise à crier haut et fort qu'elle allait faire un grand voyage en train. Cette explosion de joie suscita un brin de jalousie chez sa fratrie plus âgée, aux aguets. Sa sœur aînée, Rose, comme pour adoucir l'atmosphère, lui tendit un carnet jauni :

— Il te sera utile pour raconter ton escapade. Nous sommes curieux de savoir ce qu'est devenue notre ancienne maison.

Coline acquiesça d'un signe de tête :

— Où as-tu déniché ce petit carnet, Rose ?

— Oh, il y a bien longtemps que je l'ai, je n'ai pas pu l'utiliser, alors je te le donne. Il te permettra quand même de rédiger tes péripéties.

Attentive, Coline se demanda pourquoi une telle insistance. Demoiselle de compagnie ! Rédactrice ! Elle ne risquait pas de s'ennuyer avec ces missions. Soudain, Coline eut une pensée attendrissante pour ses cadets : Baptiste du haut de ses quatre ans toujours en barboteuse, et Diane la coquette qui allait vers ses sept ans. Ces deux-là passaient leur temps à chahuter. Coline comprit alors le choix de sa mère : il lui fallait un enfant raisonnable. Coline répondait à cette maturité. Toutefois, pour s'absenter l'esprit complètement tranquille, Mathilde avait pris également la précaution de rappeler aux plus grands qu'ils avaient la responsabilité des plus jeunes.

2) Libérée !

Le lendemain matin, dès l'aube, Coline alla dire au revoir à son père, Anthony, déjà debout dans la cuisine. À cette heure-là, habituellement, il est déjà dans les champs pour pouvoir profiter de la fraîcheur matinale afin de couper plus agréablement les cannes à sucre. Mais ce lundi, il tenait à être présent pour embrasser Coline :

— Veille bien sur ta maman, toi !

— Ne t'inquiète pas !

Coline saisit alors l'importance du rôle qu'elle devait tenir pendant ces jours loin de sa maison. Pourquoi toutes ces recommandations ? Anthony n'a pas vu l'air interrogatif de sa fille.

Confiant, le coupeur de cannes se dirigea vers le petit hangar et s'installa dans sa charrette déjà attelée à un bœuf pour aller à la plantation. Tout le reste de la maisonnée était encore endormi. C'est donc, en catimini, que les aventurières entreprirent leur périple, chacune parée d'une tenue dominicale : une robe à fleurs multicolores, et une capeline pour les protéger du soleil.

En traversant le hameau, Coline, prit conscience de la chance qu'elle avait de partir en vadrouille. Elle se sentait légère comme un « *tuit-tuit* » qui prend son envol. Ses petits pieds ne risquaient plus de souffrir : Coline était chaussée des souliers de communion de son frère Anatole. Sa mère s'était chargée de l'emprunt et contre toute attente, l'ex-communiant fit preuve de générosité :

— Ils ne me vont plus de toute façon, Coline pourra les garder.

Les chaussures essayées, Coline apprécia le confort.

Sa mère confirma qu'ils lui allaient bien :

— Te voilà bien équipée pour faire le tour de l'île, ma belle !

Coline avait souri. Jusqu'à la fin de son année scolaire elle se rendait encore à l'école pieds nus. Si ses pétons pouvaient parler, ils auraient de quoi dire sur la poussière, la boue, les galets, car elle ne pensait même pas à ces inconvénients.